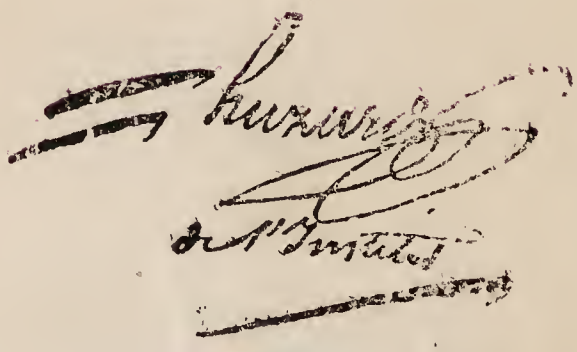
LETTRE

A MONSIEUR

LINGUET

EN RÉPONSE

Aux obſervations, ſur la queſtion "*ſi*
„ *l'Air contribue à la propagation*
„ *de l'épizootie contagieuſe*„ inſérées
dans le N.° 24. des *Annales* Tom.
3. pag. 475. & ſuiv.



EXTRAIT du N.ro 24. des Annales Politiques, civiles & Littéraires du 18.e ſiecle. Tom. 3. Pag 475.

BRUXELLES.

„ Mémoire qui a remporté, au jugement de la „ ſociété Royale de Médecine de Paris, le prix „ d'une Médaille d'Or, propoſée par M. Le Duc „ DE CHAROST, ſur le ſujet ſuivant :

Déterminer, par une deſcription exacte, des ſymptômes, à quel genre de Maladie on doit rapporter l'Epizootie de 1774. 1775. & 1776. , dans la Flandre, l'Andraiſis, le Calaiſis, le Boulonnois, & l'Artois . . . . . qu'elle a pu en être la ſource & par quelle voie elle s'eſt communiquée ? *s'il y a des faits conſtatés qui prouvent que l'air contribue á ſa propagation* . . . . . .

Par M. F. R. De B. . .

. . . . . .

„ Ce Mémoire n'étant pas imprimé & méritant „ . . . . . d'être connu, j'ai cru en devoir „ une notice détaillée. . . . . „ . . . . . „ . . . . . .

„ Les Caracteres de la Maladie posés, l'hiſtoire
„ de ſa filiation développée, l'Auteur examine *s'il*
„ *y a des faits qui puiſſent prouver que l'air en favoriſe*
„ *la propagation.* Un Médecin célebre, M. *Paulet*,
„ nie en général que l'air puiſſe ſervir de canal à ces
„ inoculations meurtrieres. Il lui ſemble abſurde
„ de ſuppoſer que la nature ait pu attacher une pro-
„ priété auſſi terrible à un élément, de l'uſage for-
„ cé duquel elle fait dépendre la vie de tous les
„ êtres animés.

„ En s'écartant de l'Eau & de la Terre infectées,
„ on eſt ſur de ſe garantir de leur influence ; mais
„ l'air que rien ne borne, l'air qui paſſe ſans ceſſe
„ d'un poumon à l'autre, l'air qu'une agitation non
„ interrompue fait rouler ſucceſſivement ſur tous
„ les points du monde, ſeroit un moyen de deſtruc-
„ tion trop efficace, ſuivant M. *Paulet*, s'il pouvoit
„ ſe charger des particules peſtilentielles ; il auroit
„ déja dépeuplé la terre cent millions de fois.

„ A ce raiſonnement, à l'exemple tiré de la Peſte,
„ proprement dite, que l'on arrête, en élevant des
„ barrieres ſur la terre, quoique la circulation de
„ l'air continue d'être libre, M. *Paulet* a joint une
„ expérience qui ſemble déciſive ; il a fait, comme
„ je l'ai rapporté, remplir un Ballon de l'air expiré
„ par un malade mourant de la petite Vérole con-
„ fluente. Cet air aſſurément chargé des miaſmes
„ les plus infects a été aſpiré par des enfans. . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
„ ils n'en ont eu aucune incommodité.

„ Si la petite Vérole ne peut pas avoir l'air pour
„ agent, il n'eſt pas probable qu'il ſoit plus docile
„ envers les autres furies de la même famille. l'Au-

„ teur de ce Mémoire n'eſt pas cependant de la mê-
„ me opinion. Il croit que l'air a la propriété de
„ charrier . . . . . le venin que les exhalaiſons
„ y diſperſent. Il rapporte des expériences auſſi :
„ des étables ſoigneuſement ſéparées quoique voiſi-
„ nes, & qui ne communiquoient que par un paſ-
„ ſage ouvert à ce fluide, ont été ſucceſſivement
„ dévaſtées.

„ D'autres éloignées de 100. de 120. pas, & ſé-
„ vérement interdites à ce qui auroit pu favoriſer
„ l'introduction furtive du mal par un autre con-
„ tact, mais qui ſe trouvoient ſous le vent, d'un
„ dépôt attaqué, n'ont pu ſe préſerver.

„ D'autres dans la même poſition ſe ſont ſauvées
„ en coupant la communication même aërienne,
„ par un feu lent & continué, de Foin mouillé,
„ de bois verd aidé quelque fois avec du ſouffre, de
„ la poix, & tout ce qui peut donner à la fumée
„ plus d'épaiſſeur & d'efficacité. Ce rempart nébu-
„ leux a dérouté l'ennemi.

„ Enfin, au Village de *Tumaide*, en *Hainaut*, tou-
„ tes les bêtes du lieu, excepté onze, ayant été raſ-
„ ſemblées, une heure ſeulement, par un zéle plus
„ pieux qu'éclairé ſur le cimetiere de la Paroiſſe,
„ elles ſont toutes tombées malades, quoiqu'au mo-
„ ment de l'union momentanée, il n'y en eut eu
„ que trois ou quatre d'attaquées ; les onze qu'on
„ avoit laiſſées à l'écart, ſont reſtées ſeules intactes.

„ Quelqu'impoſantes que ſoient ces expériences.

. . . . . .

„ elles n'ont cependant pas, il faut l'avouer, la for-
„ ce de celle de M. *Paulet* : quelqu'habile que ſoit
„ un Canonier, ſi, à 500. toiſes, il n'a pas touché
„ le but qu'il viſoit, je ne dirai pas que le Canon
„ ne contenoit pas de boulet : mais ſi le but eſt por-

„ té contre l'embouchure ; qu'il ait le même dia-
„ mêtre que le tube foudroyant, & qu'après le coup
„ il ſubſiſte encore, je ſerai fondé à croire qu'en
„ effet le Canon n'étoit chargé qu'à poudre.

„ Pourtant l'Auteur de ce Mémoire s'explique
„ d'une maniere qui peut concilier ſon opinion avec
„ celle de M. *Paulet.* Les miaſmes vénimeux, em-
„ portés par le courant de l'air, conſervent à la vé-
„ rité, ſuivant lui, leur activité, juſqu'à leur diſſo-
„ lution ; mais par l'agitation même de ce fluide,
„ ils ſont bientôt diſſous, & ceſſent d'être funeſtes.
„ Alors ce n'eſt que d'une communication promp-
„ te & immédiate qu'il faudroit ſe garder.

„ Il en ſeroit de ces vapeurs peſtilentielles, com-
„ me du vent enflammé qui parcourt quelques fois
„ les déſerts de l'Afrique ; il eſt mortel ſi on le reſ-
„ pire à l'inſtant de ſon paſſage ; mais ſi on l'évite,
„ en ſe jettant le viſage contre terre ; ſi l'on n'en
„ eſt atteint qu'à une certaine diſtance de la four-
„ naiſe où il s'eſt embraſé, on échappe à ſa malig-
„ nité : cette modification diminueroit nos terreurs,
„ & ſembleroit un peu excuſer la nature „

LETTRE, en réponſe aux obſervations précédentes.

MONSIEUR,

VOtre application conſtante à la recherche des vérités utiles vous a engagé, en 1778, à lire un Mémoire ſur la nature, l'origine & la propagation de l'Epizootie qui à déſolé pluſieurs Provinces de France dans les années 1774. 1775. & 1776., & même à en donner un Extrait dans le N.° 24. de vos Annales.

La queſtion, agitée dans ce Mémoire "ſi l'air „ peut contribuer à la propagation des maladies con„ tagieuſes,, vous a paru ſurtout mériter d'être approfondie.

M. *Paulet*, Médecin célebre, avoit prononcé *négativement* ſur cette queſtion.

Son opinion ſe trouvoit appuyée ſur des faits qui paroiſſoient déciſifs.

J'ai répondu *affirmativement* à la même queſtion.

Mon opinion ſe trouvoit auſſi appuyée ſur des faits; mais quelque déciſives que m'ayent paru les expériences que j'y alléguois, elles ont dû faire moins d'impreſſion que celles de M. *Paulet.*

Mes obſervations ont été faites dans un Pays où la police, qui m'étoit confiée, ordonnoit l'anéantiſſement ſubit des corps néceſſaires aux expériences: elles n'ont jamais pu avoir l'étendue de celles que M. *Paulet* a été à même de faire ſur ces corps mêmes.

Toutes mes obſervations ſe réduiſent à une ſeule; que voici.

„ L'Epizootie (dont-il s'agit) ſe communique „ *néceſſairement*, *inévitablement*, à toutes les Bêtes „ d'une Prairie attachées à vingt pas les uns des autres à des piquets fichés en terre, dès qu'une „ d'entre ces Bêtes ſe trouve infectée de cette Peſte : elle ſe communique, dans le même cas, à toutes les Bêtes d'une étable ; à toutes celles encore de deux étables différentes, s'il y a entr'elles „ une communication d'air „

Pour en conclure, comme je le fais, *que l'air contribue eſſentiellement á la propagation de l'Epizootie*; il faudroit avoir vu, comme moi, cette expérience cent & cent fois répétée ; avoir été témoin des précautions cent fois réitérées, que l'on a priſes pour empêcher toute communication immédiate entre les Bêtes, & s'aſſurer que la Maladie n'avoit pu ſe contracter ou par un Contact immédiat ou par déglutition.

Ceux qui n'ont pas ſuivi ces détails par eux-mêmes ont pu d'abord douter de la vérité de mes obſervations ; & ſi des expériences de l'étendue de celles d'un célebre Médecin s'y trouvoient contraires, il étoit tout naturel que le Lecteur impartial ſe rangeat de ſon côté.

Il n'eſt donc pas étonnant, Monſieur, que vous ayez donné la préférence à l'opinion de M. *Paulet* ſur la mienne.

M. *Paulet* ſeul peut avoir tort s'il s'eſt laiſſé éblouir par des expériences peu exactes ou non ſuffiſamment répétées, ou diverſifiées.

Son autorité doit être certainement d'un très grand poids pour ceux qui, n'ayant pas été à portée de voir par eux-mêmes, doivent croire ſur parole.

Pour moi qui ai vu par moi-même, j'ai cru devoir mettre toute autorité à part & je n'en ai cité au-

aucune pour appuyer mon opinion ; parce que, pour répondre à la queſtion propoſée, il falloit prouver les allégués par des *faits conſtatés.* J'ai fondé mon opinion ſur des *faits*, & je n'en ai rapporté aucun dont je ne fuſſe en état de procurer la preuve : ayant ainſi renoncé à citer des autorités en ma faveur, j'ai cru pouvoir me diſpenſer de combattre celles qui m'étoient contraires.

Par la même raiſon je me ſuis refuſé des raiſonnemens par analogie : je n'ai pas differté ſur la nature du fluide de l'air, ni ſur ſes propriétés connues ; ni ſur la nature de la propagation de la petite vérole : j'ai poſé un *fait* qui, s'il eſt vrai, démontre la propagation de l'Epizootie par le fluide de l'air ; & j'en ai conclu que cette propagation *pouvoit* s'opérer par ce véhicule.

J'euſſe pu appuyer mon opinion de celle du Dieu de la Médecine ; qui, ſuivant le rapport de *Thucydide*, délivra la Ville d'*Athenes* de la Peſte qui déſoloit l'*Attique*, en faiſant allumer de grands feux dans toutes les rues, & y faiſant jetter toutes ſortes d'Aromates. Cette pratique, d'écarter la Peſte par la purification de l'air, étoit d'uſage chez les Egyptiens de tems immémorial, & *Hypocrate* la tenoit de ce Peuple.

J'euſſe pu citer avec beaucoup d'avantage *Galien*, *Celſe*, *Sidenham* & l'ouvrage de M. *Arbuthnot* des effets de l'air ſur le corps humain, dans lequel cet Auteur ſavant démontre, par une infinité de faits in-
„ conteſtables, “ que l'air s'impregne de toutes eſ-
„ peces d'émanations, & qu'en conſéquence il eſt
„ pur ou impur, ſalubre ou infect, ſelon les émana-
„ tions dominantes dont il eſt chargé.„

J'euſſe pu oppoſer ces autorités à celle de M. *Paulet* ; mais des Argumens de cette eſpece m'avoient

paru ne rien devoir ajouter à la vérité des faits dont j'indiquois les preuves.

Si cependant, lors de la rédaction de mon Mémoire, j'avois été à même de connoître le ſavant ouvrage de M. *Vicq d'Azyr* ſur les maladies peſtilentielles des Bêtes à Cornes, (*a*) fruit de trois années d'obſervations faites par lui-même, & par ordre du Roi, ſur les lieux où l'Epizootie exercoit ſes ravages, j'euſſe pu citer en faveur de mon opinion de nouvelles expériences, plus récentes, auſſi conſtatées que les miennes; & qui, par leur nature, ont bien plus de force que celles alléguées par M. *Paulet*.

Cet Ouvrage ne me fut connu qu'au moment, pour ainſi dire, ou parut le N.° 24. des annales; & j'en aurois dès lors fait uſage en faveur de mon opinion & contre celle de M. *Paulet*, ſi j'avois eu l'intention de faire imprimer mon Mémoire : je ne pouvois pas m'attendre non plus à ce qu'on le fit

---

(*a*) *M. Vicq d'Azyr* Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin Conſultant de Mgr. le Comte d'Artois, de l'Académie Royale des Sciences, Profeſſeur d'Anatomie, Commiſſaire Général pour les Epidémies, premier Correſpondant de la Société Royale de Médecine ; ſe tranſporta en 1774, 1775 & 1776. par ordre du Roi, avec un ſecond Commiſſaire, dans toutes les parties du Royaume de France infectées de l'Epizootie. Il a rendu compte au public de ſa commiſſion & de ſes expériences dans l'Ouvrage cité ci-deſſus intitulé "expoſé des moyens curatifs & privatifs qui peuvent être employés contre les Maladies Peſtilentielles des Bêtes à Cornes &c. Publié par ordre du Roi. „ L'impreſſion de cet Ouvrage n'a été achevée qu'en 1777. Mon Mémoire fut envoyé à la Société Royale de Médecine avant le mois de Juin 1777, ſuivant les conditions du programme. Les premiers Exemplaires de l'Ouvrage de M. *Vicq d'Azyr* n'ont paru à Bruxelles qu'en Novembre 1777.

imprimer; ſur tout après l'Extrait que vous en aviez donné au public, & dont la lecture devoit lui plaire davantage que celle du Mémoire même.

Je n'avois donc aucune idée d'entrer en lice avec M. *Paulet*, lorſqu'en Janvier 1780. je fus informé, par M. *Vicq d'Azyr*, que la Société Royale de Médecine avoit jugé à propos de faire imprimer mon Mémoire ; & que l'impreſſion venoit d'en être achevée.

Cette circonſtance inattendue, l'importance de la queſtion, que mon Mémoire avoit pour objet, & l'intérêt que vous même, Monſieur, avez paru y prendre, m'ont fait changer de plan ; & j'ai cru bien faire, à l'aide d'un renfort que me fournit l'ouvrage de M. *Vicq d'Azyr*, de vous préſenter la queſtion dont il s'agit ſous un nouveau point de vue.

M. *Paulet* " *nie en général* que l'air *puiſſe* ſervir de „ canal aux inoculations meurtrieres des maladies „ peſtilentielles„

Voici comme il prouve ſon ſentiment.

„ 1.° Il lui ſemble *abſurde* de ſuppoſer que la na„ ture ait pu attacher une propriété auſſi terrible „ à un élément de l'uſage forcé duquel elle fait dé„ pendre la vie de tous les êtres animés.

„ En s'écartant de l'eau & de la terre infectées„ (dit-il) „ on eſt ſur de ſe garantir de leur influence; „ mais l'air, que rien ne borne, l'air, qui paſſe ſans „ ceſſe d'un poumon à l'autre, l'air qu'une agita„ tion non interrompue fait rouler ſucceſſivement „ ſur tous les points du monde, ſeroit un moyen „ de deſtruction trop efficace„ (ſuivant M. *Paulet*) „ s'il pouvoit ſe charger des particules peſtilentiel„ les ; il auroit déja dépeuplé la terre cent millions „ de fois.

2.° M. *Paulet* appuye ce raiſonnement de l'ex-

emple de la Peſte proprement dite „ que l'on arrête (dit-il) "en élévant des barrieres ſur la terre, quoi- „ que la circulation de l'air continue d'êtrelibre. „

3.° A cet exemple il joint l'expérience ſuivante, qui lui ſemble déciſive.

„ Il a fait remplir un Ballon de l'air expiré par „ un malade mourant de la petite vérole confluen- „ te. Cet air, qui étoit,, (ſuivant M. *Paulet*) „ aſſurément chargé des miaſmes le plus infects, „ a été aſpiré par des Enfans, ils n'en ont eu aucu- „ ne incommodité. „

Ma Logique aura une marche exactement inverſe.

Je citerai d'abord des expériences qui prouvent „ que les Beſtiaux, qui aſpirent naturellement, com- „ me ceux à qui l'on fait aſpirer, une quantité *ſuf- „ fiſante* d'air *ſuffiſamment* chargé du miaſme de l'Epi- „ zootie, dont-il s'agit, contractent cette maladie „ néceſſairement „ ; qui prouvent "que ceux qu'on „ fait, au centre de l'infection, garantir de l'aſpira- „ tion, même en leur faiſant éprouver le Contact „ immédiat d'un corps infecté du miaſme, peuvent „ ne pas contracter l'Epizootie ; „ qui prouvent enfin " qu'il n'eſt gueres apparent que cette Mala- „ die ſe communique par le ſimple Contact, ne fut „ que le miaſme ſe trouve *appliqué ſur une playe*, „ formée par l'art ou par accident ; „ & "que ce- „ pendant, à l'exception d'un tel Contact, il n'y a „ que deux autres manieres dont elle ſe communique „ néceſſairement ; ſavoir par *déglutition* des matieres „ infectées, & par *Aſpiration* ſuffiſante de l'air ſuffi- „ ſamment chargé du miaſme ; ſoit que cette aſ- „ piration ſe pratique par l'art, ou qu'elle ſe trou- „ ve néceſſitée par la *Cohabitation*. „

2.° J'oppoſerai, en faveur de mon opinion, l'ex- emple des effets de la Peſte & de la petite Vérole „

aux exemples que M. *Paulet* allégue en faveur de la ſienne.

3.° Je démontrerai, par les faits & par le raiſonnement, que "la nature a attaché à l'air & à l'eau, „ à ces élémens de l'uſage forcé deſquels elle fait „ dépendre la vie de tous les êtres animés, la pro- „ priété terrible de ſervir de canal aux inoculations „ meurtrieres des Maladies Peſtilentielles.„

RÉSULTAT des expériences de M. *Vicq d'Azyr*, relativement à la recherche du fait comment ſe contracte la Maladie Peſtilentielle du gros Bétail.

„ LEs ſeuls moyens *ſurs & infaillibles* d'inoculer „ l'Epizootie ſont,

„ 1.° *La Cohabitation*, moyen de communica- „ tion auſſi prompt qu'il eſt aſſuré.„

„ 2.° *L'introduction des vapeurs viruleuſes dans les „ nazeaux des Bêtes ſaines* ; ce qui ſe pratique *en re- „ cueillant dans des veſſies ces vapeurs priſes à l'ou- „ verture des cadavres* dans l'abdomen & dans les „ boyaux & *introduiſant ces vapeurs dans les nazeaux „ des Beſtiaux ſains par le moyen d'un tuyau*, ou bien „ *en faiſant crever ces veſſies ſous leurs nazeaux.*

„ 3.° *La déglutition* opérée en *faiſant manger à une „ Bête ſaine du fourage avec quoi l'on vient de frotter „ une Bête infectée ; en lui faiſant manger du pain trem- „ pé dans le ſang ou dans la bile infectée.„

„ 4.° *L'Inoculation* pratiquée par deux tampons „ de filaſſe, trempés dans la bile, dans la morve, „ ou dans la chaſſie d'un animal malade, introduits „ *dans deux playes* faites à la peau d'un animal ſain. „

„ Pour inoculer cette Epizootie *il ne ſuffit pas de*

„ *piquer à diverſes repriſes le cuir des Beſtiaux ſains*
„ *avec un ſcalpel trempé dans le pus de Beſtiaux malades.*
„ *Difficilement on réuſſira à la communiquer par la*
„ *voie des frictions* ſoit avec les mains impregnées
„ de virus, ſoit avec du foin, ſoit avec des peaux
„ infectées.

„ On ne réuſſira pas toujours à la communiquer
„ en mettant ſur le dos de Bêtes ſaines les habits
„ infectés d'hommes, qui ont ſervi dans les hôpi-
„ taux vétérinaires.

„ Dans le cas de *Cohabitation*, l'on a inutilement
„ tenté de préſerver les Beſtiaux ſains en les frottant
„ d'huile, ce qui ſembleroit devoir ou pouvoir les
„ preſerver, s'il étoit vrai que cette maladie ſe con-
„ tractat par l'introduction du virus par les pores
„ de la peau ; „

Le ſeul exemple connu d'une Bête préſervée dans le cas de Cohabitation eſt celui " d'un Veau longtems
„ nourri dans une étable ou étoient des Beſtiaux
„ malades, ſans qu'il ait été attaqué de l'Epizootie„
M. *Vicq d'Azyr* "l'avoit logé loin des autres beſtiaux
„ dans une eſpece de Cage faite avec des morceaux
„ de bois, on lui donnoit des alimens bien choiſis,
„ & une perſonne, qui n'approchoit point des bê-
„ tes malades, lui frottoit à diverſes repriſes dans
„ la journée, le nez & la bouche avec du Vinaigre
„ d'Ail très-fort, *pendant qu'il ne mangeoit point il avoit*
„ *les nazeaux renfermés & maintenus dans un panier*
„ *d'ozier frotté avec de l'huile de Térébenthine*„ (*a*)

Ces aſſertions de M. *Vicq d'Azyr*, appuyées chacune par ſes expériences, rapportées avec le détail

---

(*a*) Voiez l'Extrait içi joint de l'ouvrage ſuſmentionné de M. *Vicq d'Azyr.*

le plus ſatisfaiſant, dans ſon ouvrage dont je joins içi un Extrait; me ſemblent déciſives quant au fait "que *l'Epizootie a eu l'air pour agent*;„ elles ſemblent démontrer, bien déciſivement, que ſur ce point M. *Vicq d'Azyr* a pris la nature ſur le fait dans une infinité de cas.

Examinons maintenant ſans partialité l'expérience de M. *Paulet*, (rapportée ci-deſſus) & ce qui en réſulte.

L'on doit, ce me ſemble, la trouver déciſive quant au fait "que dans ce cas de M. *Paulet* la pe„ tite Vérole *n'a pas eu* l'air pour agent:„

Mais on ne ſauroit, je crois, aucunement la trouver déciſive quant à la queſtion "ſi la petite vérole „ *peut* avoir l'air pour agent.„

Une expérience *affirmative* du genre de celles qui ont déterminé & fixé mon opinion ſur l'influence de l'air dans les maladies peſtilentielles, me paroit prouver plus que cent *Négatives* de l'eſpece de celle de M. *Paulet*; & ce dans le ſens du principe qui fait dire & admettre en logique, comme en juriſprudence, qu'un témoin qui affirme prouve plus que cent autres qui nient.

Des Médecins diſent "„ que des veſſies pleines de vapeurs viruleuſes *recueillies à l'ouver„ ture du cadavre dans l'abdomen & dans les boyaux*„ (comme l'a fait M. *Vicq d'Azyr*) "auroient vraiſemblablement contenu de plus grandes maſſes de „ miaſmes & de plus infects que n'en pouvoit con„ tenir le ballon de M. *Paulet* rempli de l'air *expi„ ré par le malade mourant*;„ & „ que des vapeurs de „ l'eſpece de celles, qu'avoit recueillies M. *Vicq d'A„ zyr*, euſſent pu incommoder des Enfans ſuſcep„ tibles de contracter la petite Vérole, ſi on les „ leur avoit introduites dans le nez par un tuyau,

„ ou peut-être encore ſi on avoit fait crever ces veſ-
„ ſies ſous leurs narines.„

Ce raiſonnement paroit fondé ; puiſque l'air contenu dans les veſſies préparées par M. *Vicq d'Azyr* a opéré la contagion , & que l'air contenu dans le ballon de M. *Paulet* n'a rien opéré.

Ces Médecins ajoutent "que l'haleine d'un hom-
„ me expirant de la petite Vérole peut n'être que
„ très peu chargé de miaſmes ; que les poumons
„ de cet homme expirant peuvent être ſains ; que
„ d'ailleurs le peu de miaſmes dont pouvoit être
„ chargé le petit volume d'air compris dans le bal-
„ lon de M. *Paulet* a pu s'attacher aux parois inté
„ rieurs du ballon ; que ſi on avoit fait lécher aux
„ Enfans ces parois, infectés par le véhicule de l'air,
„ ils auroient peut-être contracté la petite Véro-
„ le. "L'on peut ajouter encore , ce me ſemble ; que l'aſpiration de l'air ſorti du ballon n'a été que l'aſpiration du moment, & d'une maſſe d'air très-peu conſidérable ; qu'il n'y a pas de rapport entre le danger auquel cette aſpiration du moment expoſe, & celui auquel expoſe l'aſpiration de l'air d'une chambre de malade ſoutenue pendant pluſieurs heures ; que l'opération de M. *Paulet* eut été plus ſimple, & ſon réſultat plus ſatisfaiſant , ſi durant l'infection il avoit fait ſéjourner les Enfans ſains dans la chambre du malade ; en établiſſant dans cette chambre des barrieres , ſans y empêcher la circulation de l'air dans toutes les parties de la chambre.

Des Médecins répondront encore à M. *Paulet*
„ qu'il y a des corps ſur qui l'inoculation de la pe-
„ tite Vérole n'opere pas, ou ſur qui elle opere plus
„ difficilement que ſur d'autres. „

Jamais l'expérience n'a démontré que l'aſpiration *momentanée* d'un air infecté *dut* faire contracter le germe

germe peſtilentiel. Cent mille expériences prouvent le contraire. Auſſi M. *Vicq d'Azyr*, ni moi, n'avons jamais dit "qu'une Bête ſaine à qui l'on au„ roit ſimplement fait traverſer une étable infec„ tée, ſans qu'elle s'y arrêtat, dut néceſſairement „ contracter l'Epizootie par aſpiration.„ Mais nous avons vu & nous avons dit "que la *Cohabitation* eſt „ un moyen ſur & infaillible de communication; „ quelque précaution qu'on prenne pour s'aſſurer „ que la Maladie ne puiſſe ſe contracter ni par le „ *Contact*, ni par la *déglutition.*

L'Aſpiration, la *Déglutition*, le *Contact*, ſont les ſeuls moyens infaillibles de faire contracter l'Epizootie à une Bête; mais ni l'*Aſpiration*, ni la *Déglutition*, ni le *Contact* ne ſont en termes généraux des moyens infaillibles; l'aſpiration doit, ſans doute, être *ſuffiſante*; & elle l'eſt "dans le cas de *Coha„ bitation.*„ Le Contact doit être *ſuffiſant*; & il l'eſt „ dans le cas où le virus s'eſt introduit dans une „ playe naturelle ou artificielle.

Ce Veau, "placé par M. *Vicq d'Azyr* dans une éta„ ble infectée, & *qui avoit pendant qu'il ne mangeoit* „; *point les nazeaux renfermés* & maintenus dans un „ panier d'oſier frotté d'Huile de Térébenthine,„ ce veau aſpiroit vraiſemblablement l'air infecté de l'étable *pendant qu'il mangeoit*; mais cette courte aſpiration n'a pas été *ſuffiſante*, & ce Veau eſt *le ſeul exemple connu d'une Bête préſervée dans le cas de cohabitation.*

Si l'Epizootie a eu l'air pour agent; ſi l'air a non ſeulement la propriété d'en être l'agent; mais s'il en eſt l'agent principal, comme les expériences de M. *Vicq d'Azyr* & les miennes me ſemblent le démontrer; *il n'eſt pas probable qu'il ſoit moins docile envers les autres furies de la même famille.*

En effet s'il eſt vrai, comme pluſieurs inoculateurs l'affirment, "qu'on ne parvient pas facilement „ à opérer l'inoculation artificielle de la petite vé„ role par de ſimples frictions, que ce n'eſt que „ *par inſertion dans le ſang* (à la mode de l'Europe) „ ou par *aſpiration* (ſuivant l'uſage des Chinois) ou „ par *déglutition*, qu'on y parvient avec ſûreté, ſur „ un ſujet diſpoſé d'ailleurs à en contracter le ger„ me ; „ ſi d'autre part l'on conſidere "combien „ peu l'on eſt diſpoſé à contracter cette Maladie „ naturellement par *déglutition* ou par le *contact* pro„ prement dit ; „ [dèſlors qu'on admet *que le virus n'opere néceſſairement ſûr la ſurface du Corps que pour autant qu'il rencontre une playe*, comme l'inoculation artificielle paroit le démontrer] comment concevra-t'on que la petite Vérole ſe propage naturellement, autant quelle le fait, ſi ce n'eſt *par l'aſpiration de l'air impregné de miaſmes varioliques*?

M. *Paulet* appuie ſon opinion du fait "qu'on ar„ rête la peſte proprement dite *en élévant des barrie„ res ſur la terre* quoique la circulation de l'air con„ tinue d'être libre „. Mais M. *Paulet* ſait bien que ce n'eſt pas à dix pas des habitations peſtiférées qu'on éleve les barrieres le plus avancées, qui en défendent l'approche.

On oppoſe à la Peſte du gros Bétail, tout comme à celle des hommes, des barrieres élévées ſur terre; mais on ne ſe borne pas à éléver ces barrieres *à l'entrée* de l'étable peſtiférée ; on les éleve à une demie lieue, à une lieue de diſtance du foyer de l'infection, à l'entrée de toutes les avenues par où du gros Bétail pourroit en approcher : ſans cet éloignement, elles ſeroient très peu utiles.

Ces barrieres arrêtent l'une & l'autre peſte bien moins (ſelon moi, & comme les expériences de

M. *Vicq d'Azyr* & les miennes m'autoriſent à le croire) parce qu'elles empêchent le Contact immédiat des corps, proprement dits, reſpectivement infectés & ſuſceptibles de contracter le germe de la maladie ; mais ſurtout, parce que ces barrieres empêchent l'aſpiration du corps infecté, que l'on nomme *air* ; parce qu'elles empêchent les hommes & les Bêtes d'approcher ſuffiſamment des foyers de la Peſte pour aſpirer les exhalaiſons peſtilentielles à portée des foyers dont elles émanent, avant que l'agitation de l'air & la vaſte étendue de ſes courans ne les ait tellement atténuées qu'elles puiſſent être aſpirées ſans danger.

L'On n'arrête pas la peſte Epizootique dans une Etable infectée par des *barrieres élévées ſur terre*, ſi la circulation d'air & ſon aſpiration continuent d'être libres dans l'étable ; il n'en exiſte aucun exemple. Je ne penſe pas qu'aucun Médecin, inſtruit & expert, ſans excepter *M. Paulet*, croye pouvoir paſſer ſans danger une nuit dans la chambre d'un peſtiféré ſi, plaçant pour ſa ſurêté entre le malade & lui une double barriere de barreaux, on le privoit de l'uſage de tout préſervatif contre les effets de l'aſpiration de l'air infecté.

M. *Paulet*, faiſant d'abord abſtraction des faits, commence par appuyer ſon opinion du raiſonnement & dit "qu'il lui ſemble *abſurde* de ſuppoſer „ que la nature ait pu attacher une propriété auſſi „ terrible à un élément de l'uſage forcé duquel el„ le fait dépendre la vie de tous les êtres animés„.

Cette maniere de raiſonner paroit indiquer que M. *Paulet* ne ſe trouve pas fortement convaincu de la vérité de ſon opinion. Pourquoi en effet, & à quelle fin, raiſonner hypothétiquement lorſque les faits parlent ?

Quoi de plus abſurde que de *ſuppoſer* que la nature ait attaché à l'exiſtence des animaux l'affreuſe propriété de la mort, & celle de leur aſſujetiſſement aux dangers, aux infirmités, aux douleurs, aux maux infinis dont leur courte vie eſt accablée ?

Je demanderois volontiers, à M. *Paulet*, quel coin du voile de la nature on eſt parvenu à lever par les raiſonnement hypothético-ſyſtématiques?

Combien en revanche d'opinions monſtrueuſes & ridicules n'a pas fait adopter aux plus grands génies cette méthode illuſoire & menſongere de vouloir pénétrer les myſteres de la nature abſtractivement de l'évidence des faits ? Qu'ont ils fait qu'ajouter à la maſſe des nuages qui nous cachent la vérité ? Leurs ſyſtêmes une fois poſés, tout ce qui les choque leur paroit abſurde, & les ſuppoſitions qui les favoriſent ſont annoncées comme de premieres vérités : qu'arrive t'il ? un homme ſimple & ſans génie découvre une vérité de fait par hazard ; il leve un coin du voile de la nature ; dès lors ce qui avoit été adopté comme une vérité géométrique, eſt reconnu n'être qu'une ſuppoſition chimérique & abſurde ; & ce que de grands génies avoient caractériſé comme abſurde à ſuppoſer, eſt reconnu avoir exiſté de tout tems.

Rapprochons nous de la queſtion.

S'il paroit abſurde à M. *Paulet* de ſuppoſer "que „ la nature ait attaché à *l'air* la propriété terrible „ dont il s'agit.

S'il juge cette ſuppoſition abſurde "par la raiſon „ que cette même nature fait dépendre de l'uſage for„ cé de cet élément la vie de tous les êtres animés„.

Il devroit donc, ſuivant M. *Paulet*, paroître également abſurde de ſuppoſer que la nature ait attaché une propriété auſſi terrible à l'élément de *l'eau*,

de l'uſage non interrompu & forcé duquel elle fait dépendre la vie de tous les animaux aquatiques.

Cependant il eſt inconteſtable, je crois, que les corps peſtiférés, les poiſons, les corps impregnés d'un germe meurtrier ſe diſſolvent dans l'eau, & qu'après leur diſſolution, & dans le moment même où elle s'y opere, cet élément ſert de canal, de véhicule, aux particules infiniment atténuées, & néanmoins meurtrieres, qui émanent de ces corps.

Que la nature ait tort ou raiſon, il n'en ſera pas moins vrai qu'à cauſe d'une maſſe de Lin qu'on aura laiſſé ſe diſſoudre dans un Etang, d'une étendue proportionnée à cette maſſe, tout le poiſſon de cet étang ne doive périr ; & que l'uſage forcé de l'élément duquel la nature fait dépendre la vie de tous les êtres animés d'une mer, ou d'un Lac de pluſieurs lieues d'étendue, ne les faſſe périr tous ſi l'on jettoit dans toute l'étendue de ce Lac une quantité ſuffiſante de ce végétal.

S'il eſt vrai que dans les déſerts d'Afrique certain vent eſt mortel ſi on le reſpire à ſon paſſage ; s'il eſt vrai que l'aſpiration de l'air des marais de la campagne de Rome, que les Italiens nomment *Malaria*, occaſionne des maladies épidémiques, dont je me ſuis garanti, par avis de Médecins de Rome, en portant du Camphre en bouche lorſque je traverſois l'Atmoſphere, infecté de miaſmes vénimeux, de l'uſage forcé duquel la nature faiſoit dépendre ma vie ; s'il eſt vrai que les exhalaiſons arſénicales tuent ſi elles ſont aſpirées à une telle diſtance du foyer dont elles émanent que l'uſage forcé de l'élément de l'air néceſſite à en aſpirer une quantité ſuffiſante pour que la mort de celui qui reſpire dans cet endroit doive s'en enſuivre ; il peut dèſlors, ce me ſemble, être abſurde de ſuppoſer "que la

„ nature n'ait pas attaché à l'air la propriété ter-
„ rible de raſſembler & charier des miaſmes véni-
„ meux & peſtilentiels en aſſez grande quantité à
„ une certaine diſtance pour que la maladie ou la
„ mort de celui qui aſpire cet air, dans cette diſ-
„ tance donnée, doive néceſſairement s'enſuivre de
„ cette aſpiration„.

M. *Paulet* appuye ſon opinion, ſur le fait de *l'abſurdité* prétendue, du raiſonnement que voici.

„ *En s'écartant de l'eau & de la terre infectées, on*
„ *eſt ſur de ſe garantir de leur influence* ; mais *l'air*
„ que rien ne borne, l'air qui paſſe ſans ceſſe d'un
„ poumon à l'autre, l'air qu'une agitation non in-
„ terrompue fait rouler ſucceſſivement ſur tous les
„ points du monde, ſeroit un moyen de deſtruc-
„ tion trop efficace s'il pouvoit ſe charger de par-
„ ticules peſtilentielles ; *il auroit déja dépeuplé la ter-*
„ *re cent millions de fois*„.

Je réponds à ceci. Qu'en s'écartant de l'air, ſuffiſamment infecté pour que ſon aſpiration doive infecter ou tuer, on eſt également ſur de ſe garantir de ſon influence.

Qu'en uſant de l'eau ou de la terre infectée, mais qui ne le ſeroit pas au point où il faut que ces élémens le ſoient pour opérer la contagion ou l'état de maladie, l'on n'a rien à craindre de leur influence.

Pourroit-on s'inoculer la Peſte en buvant de l'eau d'une Cuve ou nageroit un corps empeſté ? perſonne n'en doute. Pourquoi cela ? Parce que l'on conçoit que l'eau a la propriété de diſſoudre les poiſons qu'elle enveloppe ; que les miaſmes peſtilentiels, atténués par cette diſſolution, ſe répandent par l'agitation de l'eau de la Cuve dans toute ſa maſſe ; parce que l'on conçoit que ces particules, quoiqu'extrêmement atténuées & diſperſées, con-

ſervent néanmoins dans l'eau non renouvellée leur qualité contagieuſe & meurtriere durant un certain terme, durant lequel l'on ne ſauroit boire de cette eau ſans s'infecter par la déglutition de ces particules meurtrieres.

De même je conçois qu'en reſpirant l'air d'une chambre fermée où repoſeroit un corps infecté de la Peſte, on s'expoſeroit à la contracter ; je le conçois ainſi, abſtractivement des faits qui le démontrent, parce que je conçois l'air comme un fluide dans lequel nous marchons, dans lequel une infinité d'animaux nagent, dans lequel les miaſmes peſtilentiels ſe diſſolvent, nagent, s'étendent & conſervent, malgré leur extrême atténuation, leur qualité meurtriere non pas durant une éternité, mais pendant un certain terme durant lequel ils peuvent ou doivent infecter celui qui ſe les incorpore par aſpiration.

Si l'on verſoit l'eau empeſtée de la Cuve dans une eau courante, celui qui, à une courte diſtance de l'endroit où on l'auroit verſée, puiſeroit de l'eau & en boiroit, ne le feroit pas ſans danger : de même je conçois le danger d'aſpirer, à une courte diſtance, l'air qui émaneroit des ouvertures de la chambre empeſtée dans le cas poſé ci-deſſus.

A force de s'étendre & de ſe diviſer à l'infini dans l'eau du courant, les particules peſtilentielles perdront leur force & leur malignité ; tout comme elles la perdront dans l'air libre, à force de s'y étendre & de s'y atténuer.

Mais, dira-t'on, "elles ſont déja infiniment atté-
„ nuées dès l'inſtant où devenues plus legeres que
„ l'air même elles s'élevent & nagent dans ce fluide ;
„ elles le ſont infiniment plus qu'elles ne doivent
„ l'être pour pouvoir nager dans l'eau & s'y éten-
„ dre. „ J'en conviens. Mais ſont elles aſſez atténuées,

dès l'inſtant où elles s'élevent dans l'air, pour que la qualité qui leur eſt inhérente ne ſoit plus à craindre, pour que le venin exhalé ne puiſſe plus embraſer celui qui l'aſpire ? c'eſt ce qui eſt en queſtion : M. *Paulet* la décide affirmativement ; j'ai cru, & je crois plus que jamais, devoir embraſſer l'opinion contraire.

Qui a raiſon ? ce ne ſont pas des raiſonnemens hypothétiques qui doivent en décider : l'expérience doit le prouver.

Suivant M. *Paulet* (ſi, comme je le crois, ſes principes ſont applicables à l'Epizootie contagieuſe) une Bête à Corne ſaine placée dans une même étable avec une Bête infectée & reſpirant ainſi l'air de cette étable, ne contractera pas la maladie, ſi l'on s'aſſure qu'aucun des corps dont elle ſouffrira le contact, n'ait pas ſouffert précédemment le contact d'un corps infecté du miaſme Epizootique. Et moi j'ai dit dans mon Mémoire & je répete, que

„ y eut il cent Bêtes ſaines dans une étable, éloig-
„ nées chacune de vingt pas de la Bête infectée,
„ écartées de vingt pas l'une de l'autre, recevant
„ leur nourriture du dehors d'un endroit non in-
„ fecté & ne pouvant pas l'être, elles contracte-
„ ront *toutes* la maladie avant le terme de ſix ſe-
maines, à moins qu'on puiſſe les garantir de l'aſpi-
„ ration de l'air de l'étable où elles ſe trouvent„.

Je dis qu'il n'exiſte aucun exemple par où le contraire de cette vérité puiſſe être prouvé ni en *Ruſſie*, ni en *Pruſſe*, ni en *Danemarck*, ni en *France*, ni dans les *Provinces-Unies*, ni dans les *Pays-Bas Autrichiens*, ni ailleurs.

J'ai dit & je répete que "par tout où des Bêtes à
„ Cornes ſe ſont trouvées attachées par des Licols
„ à des piquets fichés en terre ſur une Prairie à quel-

„ ques

„ ques pas de diſtance les unes des autres ſans pou-
„ voir ſe toucher, toutes les Bêtes ainſi diſpoſées
„ chacune à une diſtance de dix, vingt, trente pas
„ d'une autre Bête, ont été infectées dans le terme de
„ ſix ſemaines après le jour où la premiere de ces
„ Bêtes ainſi diſpoſées a été reconnue infectée de la
„ maladie dont il s'agit. „

J'ajoute de plus aujourd'hui "que ſi l'on pouvoit
„ garantir dans cette poſition les Bêtes ſaines de
„ *l'aſpiration* non interrompue de l'air, chargé de
„ miaſmes, qui les environne ; & que ſi, en les
„ garantiſſant de cette aſpiration, on leur frottoit
„ le dos avec du Virus ou avec des peaux infectées,
„ elles ne contracteroient pas néceſſairement l'E-
„ pizootie „ ; les expériences de *M. Vicq d'Azyr* & mes obſervations m'autoriſent à l'affirmer.

L'accord qui regne entre ces expériences & mes obſervations me détermine & m'autoriſe non ſeulement à répéter, comme je l'ai dit, "que l'air *peut*
„ contribuer à la propagation de l'Epizootie & qu'il
„ y contribue *eſſentiellement*, „ mais de plus à affirmer que "l'air contribue à la propagation à un tel
„ point, que ſi l'on pouvoit empêcher la commu-
„ nication de cette Peſte par le véhicule de ce flui-
„ de, les effets en ſeroient dès lors ſi peu ſenſibles
„ qu'on ceſſeroit bientôt de la craindre & de s'en
„ occuper: „ & "que, dans le ſuppoſé que l'air ne
„ contribuat pas à la propagation de l'Epizootie peſ-
„ tilentielle, il ſeroit de toute impoſſibilité que, ſans
„ le vouloir expreſſément, ſans un deſſein prémé-
„ dité & des opérations ſuivies, on parvint à lui don-
„ ner une extenſion tant ſoit peu conſidérable. „ je le répete cette nouvelle propoſition eſt vraie, ou les expériences de *M. Vicq d'Azyr* & mes obſervations ſont fauſſes.

Mes obſervations, antérieures à celles de *M. Vicq d'Azyr*, & qui m'avoient convaincu de la communication certaine de l'Epizootie par le véhicule de l'air, vous ont frappé, Monſieur, malgré ce que l'expérience de *M. Paulet* avoit d'impoſant; vous avez cru que mon opinion pouvoit être conciliable avec celle de *M. Paulet*, & par conſéquent n'être pas fauſſe, quoique *M. Paulet* "*niat en général* que l'air put ſervir de ca-„ nal aux inoculations meurtrieres des maladies peſ-„ tilentielles„ ; vous avez trouvé cette conciliation en ce que " les miaſmes vénimeux emportés par le „ courant de l'air, qui conſervent, ſuivant moi, „ leur activité juſqu'à leur diſſolution, *ſont cepen-„ dant*, ſuivant mon opinion, *bientôt diſſous par l'agita-„ tion même de ce fluide & ceſſent alors d'être funeſtes*„.

Vous avez jugé dèſlors, Monſieur, que *M. Paulet* eut dû nier *moins généralement* le fait de la propagation poſſible des maladies peſtilentielles par le véhicule de l'air.

Vous concluez, Monſieur, de ce développement de mon opinion, "que ce n'eſt dèſlors „ que d'une communication prompte & immédia-„ te qu'il faudroit ſe garder.„ C'eſt préciſément ce que j'ai voulu dire, & ce que je crois avoir dit.

Forcé de répondre directement aux queſtions propoſées, & de ſuivre les marches différentes que traçoient ces queſtions ; je n'ai cependant eu qu'un ſeul objet en m'occupant de la rédaction du Mémoire dont il s'agit ; celui "d'indiquer le ſeul remede „ qu'il convint d'oppoſer au mal.„

En m'attachant à prouver "que la maladie dont „ il s'agiſſoit, étoit une *peſte*, „ je n'ai eu pour objet que de démontrer „ qu'il falloit la traiter comme „ *peſtilentielle*„.

Tout le contenu de mon Mémoire, dirigé dans

toutes ſes parties vers ce but unique, tend à démontrer ſur tout que " pour conſerver les beſtiaux là où „ cette contagion regne, il eſt indiſpenſablement néceſſaire de les garder de l'aſpiration prompte & „ immédiate de l'air qu'exhalent les foyers de cette „ peſte.„ Mais le peut-on ? Oui, "on peut [comme je l'ai dit] "garantir le Bétail des étables ſaines „ de cette aſpiration immédiate & prompte.„ Comment ? "En éteignant promptement (comme je l'ai dit) „ les foyers des exhalaiſons peſtilentielles à „ meſure qu'ils s'annoncent; & garantiſſant, par des „ feux & des fumigations, les étables voiſines, juſ„ qu'à l'entier enfouiſſement des corps infectés. „

Mais ne peut-on pas garantir le Bétail des étables ſaines de cette aſpiration immédiate & prompte, en transférant ce bétail ailleurs ? Oui, on le peut, mais il ne faut pas perdre de vue, que "c'eſt (ainſi que je le dit) " un des caracteres eſſentiels de la „ maladie, dont il s'agit, *que toute Bête réellement* „ *infectée conſerve pendant pluſieurs jours, ſouvent pen*„ *dant pluſieurs ſemaines, toutes les apparences exté*„ *rieures de la ſanté.* „

Qu'il réſulte de là, que "dèſlors que la maladie, „ dont il s'agit, exiſte dans un endroit, il n'eſt „ aucun ſigne connu juſqu'à ce jour, à l'aide du„ quel on puiſſe prudemment affirmer, qu'une éta„ ble quelconque eſt ſaine dans l'étendue d'une „ lieue & plus à la ronde de la premiere Bête in„ fectée„.

Que par conſéquent "ce ſeroit une opération, pru„ dente ſi l'on veut pour le particulier intéreſſé, „ mais du plus grand danger pour la communauté, „ pour la Province, pour l'état, que le déplace„ ment de Bétail de l'endroit où la maladie s'eſt „ déclarée„.

Mais ne peut-on pas préſerver de l'aſpiration prompte & immédiate les Bêtes ſaines d'une étable infectée en les retirant de l'étable, & les plaçant dans un endroit voiſin au moment où la premiere Bête infectée annonce la maladie ? Non, on ne le peut pas, comme je lai dit. Parce que " dès „ l'inſtant où la premiere Bête de l'étable eſt re„ connue infectée par des ſignes extérieures il eſt „ certain, & démontré dèſlors, que depuis pluſieurs „ jours ou depuis pluſieurs ſemaines cette Bête a „ porté en elle le germe de la maladie ; que tou„ tes les Bêtes de l'étable, & qui en ont aſpiré l'air, „ ont contracté l'Epizootie par une cauſe quelcon„ que connue ou inconnue ; que chez toutes, avant „ le terme de quatre à ſix ſemaines, la maladie „ s'annoncera par des ſymptômes extérieurs, quel„ que ſoit leur état apparent de ſanté actuelle, quel„ que nourriture, quelque remede ou préſervatif „ qu'on leur adminiſtre „.

Voila ce qu'on a vu partout, de 1759. juſqu'à ce jour, depuis la grande Tartarie juſqu'aux Alpes, ſans qu'il exiſte un fait prouvé contraire à cette aſſertion.

Voila pourquoi il faut ſe hâter de "tuer & en„ fouir *toutes* les Bêtes de toute étable où il y en a „ une ſeule reconnue infectée, y en eut il cent „ dans l'étable. „ Opération reconnue infiniment utile & néceſſaire, en 1711, en *Italie* ; en 1763, en *Angleterre* ; en 1769. & de puis, aux *Pays-Bas Autrichiens* ; de 1776. juſqu'à ce jour, dans toute la *France*, & en *Dannemarck* : opération qui ſeroit mauvaiſe cépendant & deſtructive ſi l'aſſertion, que je viens d'expoſer, & ſur laquelle elle eſt bâtie, étoit fauſſe ; opération qui, par conſéquent, ſeroit démontrée mauvaiſe & deſtructive, autant qu'elle a été

reconnue bonne, utile, & néceſſaire, *s'il étoit faux que cette maladie ſe contractat par aſpiration de l'air infecté*; puiſque, ſi cette peſte ne pouvoit pas ſe contracter par *aſpiration*, il ſeroit impoſſible dès lors que l'aſſertion, que je viens de rapporter, fut vraie, & qu'il n'y eut aucun exemple prouvé d'un fait contradictoire à cette aſſertion depuis la date où cette maladie a commencé à être connue juſqu'à ce jour.

Vous finiſſez, Monſieur, par obſerver "que la modification, ſous laquelle j'ai poſé comme certaine „ la propagation de l'Epizootie par le véhicule de „ l'air, diminueroit nos terreurs, & ſembleroit un „ peu excuſer la nature„.

Je penſe comme vous, Monſieur, que cette modification qui exiſte, & qui eſt démontrée exiſter par les faits, doit diminuer les terreurs de ceux, qui ont nié *en général*, avec M. *Paulet*, que l'air *put* ſervir de véhicule aux inoculations meurtrieres. Juſtement choqués de l'opinion outrée & fauſſe de ceux qui admettoient la propagation par ce véhicule à des diſtances prodigieuſes, & ſans y fixer de terme, ils ont cru devoir oppoſer l'extrême à l'extrême, & nier ſans limitation ce qui étoit avancé ſans bornes, ſans preuves, & contre toute vraiſemblance.

Ainſi cette diſpute, comme tant d'autres, n'aura roulé que ſur un abus des mots, ſur un mal entendu ; & votre conciliation, Monſieur, rendra utiles à la découverte de la vérité des diſcuſſions qui n'euſſent peut-être produit que de nouvelles erreurs.

Excuſons la nature des inculpations dont la chargent ceux que M. *Paulet* a eu l'intention de combattre ; tachons de jouir en paix des biens que cette bonne mere met à notre portée ; ne perdons ce-

pendant point de vue qu'elle ſemble par fois nous traiter en marâtre, & tachons de nous garantir des maux innombrables attachés à l'uſage forcé des élémens & des ſens, dont elle fait dépendre la vie & le bonheur de tous les êtres animés,

J'ai l'honneur d'être

Monſieur

Votre très-humble &
très-obéiſſant Serviteur

F. R. DE BERG.

Bruxelles 12. *Février* 1780.

EXTRAIT

De l'Ouvrage de M. *Vicq d'Azyr*, Médecin Conſultant du Comte d'Artois, Commiſſaire général en France pour les Epizooties, premier Correſpondant de la Société Royale de Médecine, de l'Académie Royale des Sciences &c. intitulé "Expoſé des moyens curatifs & préſervatifs „ qui peuvent être employés contre les „ Maladies Peſtilentielles des Bêtes à „ Cornes „ (Edition de 1776. grand in 8.° de 728. pag.) où ſe trouve pag. 94. 102, 103, 104, 106, 108, 112, 113, & 114. ce qui ſuit.

DAns tous les cas où l'on ſe propoſe de conſtater l'exiſtence de la contagion, on fera avec de la filaſſe deux Tampons que l'on trempera dans la Bile, dans la Morve ou dans la Chaſſie d'un Animal malade; on introduira ces Tampons dans deux playes faites à la peau d'un Animal ſain, dans n'importe quelle partie du Corps; Pag. 94.

1.° La maladie ne ſe communique point par le moyen des cuirs fraix; ce que M. De Courtivron a dit avant moi. J'ai inutilement renouvellé les cuirs ſur le dos de huit Vaches, à quatre repriſes, ſans quelles aient éprouvé d'autre ſymptôme que du dégout pour les alimens; l'appétit leur eſt revenu enſuite. Pag. 102.

Pag. 103. 2.° A plus forte raiſon les cuirs paſſés à la chaux ne la communiquent pas. Les beſtiaux qui ont ſervi à ces expériences, faites ſous les yeux & par les ordres de M. le Baron de Cadignan près l'Eitoure, jouiſſent encore de la meilleure ſanté.

3.° Les habits infectés des hommes qui ont ſervi dans les Hopitaux vétérinaires, achetés & mis ſur le dos de pluſieurs beſtiaux ſains, ont communiqué la maladie à trois ſur ſix : les trois autres ont ſervi à d'autres expériences.

Pag. 103. 4.° Les vapeurs vireuſes, priſes à l'ouverture des cadavres, dans l'abdomen & dans les boyaux, renfermées dans les veſſies & introduites par le nez de pluſieurs beſtiaux ſains, par le moyen d'un tuyau, ou crevées ſous leurs nazeaux, leur ont communiqué la maladie au bout de dix, douze & quinze jours.

5.° Ces mêmes molécules, étendues dans l'eau ou du pain trempé dans le Sang ou dans la Bile infectée, ont communiqué l'Epizootie en cinq, ſix & huit jours.

6.° En eſſayant de la communiquer par la voie des frictions, ſoit avec les mains impregnées de Virus, ſoit avec du Foin, ſoit avec des Peaux infectées, les beſtiaux ſoumis à cette expérience ont tous conſervé leur ſanté, excepté un qui a été attaPag. 104. qué de la maladie. Mais j'ai eu de fortes raiſons, pour croire qu'il en avoit pris le germe ailleurs. Six ont ſervi à cette expérience ; un eſt mort.

Pag. 106. 10.° J'ai inutilement piqué à diverſes repriſes, le cuir des Beſtiaux ſains, avec un Scalpel trempé dans le pus des Beſtiaux malades. L'Epizootie ne s'eſt point communiquée par ce moyen. La dureté du cuir & les poils nettoyoient, ſans doute, l'inſtrument avant qu'il pénétrat plus avant.

14.° Inu-

14.° Inutilement j'ai fait frotter d'huile les beſtiaux ſains qui vivoient avec des beſtiaux infectés, pour eſſayer d'éloigner l'introduction du Virus par les pores de la peau. La maladie eſt venue auſſi promptement, ſans doute par d'autres Organes. Pag. 107

15.° Après avoir frotté une certaine quantité de Foin ſur le dos des Beſtiaux infectés, j'en ai donné la moitié à un Bœuf ſain, qui eſt devenu malade au bout de quelques jours. J'ai fait laver & battre fortement l'autre moitié à pluſieurs eaux ; les Bêtes qui en ont mangé n'ont point été attaquées. Pag. 108

17.° J'ai nourri longtems un Veau dans une étable où étoient des Beſtiaux malades, ſans qu'il ait été attaqué de l'Epizootie; je l'avois logé loin des autres beſtiaux, dans une eſpece de Cage faite avec des Morceaux de Bois ; on lui donnoit des alimens bien choiſis, & une perſonne qui n'approchoit point des Bêtes malades, lui frottoit, à diverſes repriſes dans la journée, le Nez & la Bouche avec du Vinaigre d'Ail très-fort ; pendant qu'il ne mangeoit point, il avoit les nazeaux renfermés & maintenus dans un Panier d'Oſier frotté avec l'Huile de Térébenthine ; il s'eſt conſervé ſain juſqu'à mon départ. Pag. 108

Il réſulte de ces obſervations, 1.° Que le Virus Epizootique n'eſt contagieux que pour les Bêtes à groſſes Cornes; 2.° Qu'il ſe conſerve long-temps dans les Cadavres avec toute ſon activité ; 3.° Que l'Epizootie n'attaque point deux fois le même animal ; 4.° Que les cuirs frais ne communiquent point la maladie, étant placés ſur le dos des Animaux ſains, à plus forte raiſon, lorſqu'ils ſont paſſés à la Chaux ; 5.° Que les habits & couvertures infectées ſont contagieux, ſans cependant communiquer la maladie avec autant de promptitude que les alimens, lorſ- Pag. 112 113 & 114

qu'ils ſont infectés eux-mêmes ; 6.° *Que les nazeaux ſont une voie de communication non auſſi prompte que la déglutition, mais auſſi ſure* ; 7.° Que les molécules vireuſes ne ſe communiquent point par la voie des frictions ; 8.° Que la déglutition eſt la voie la plus prompte & la plus commode pour propager la contagion, ce que l'on a dit, mais ce que perſonne n'a prouvé avant moi ; 9.° Que l'inoculation n'offre aucuns avantages réels, ſur-tout dans le cas où l'Epizootie eſt très-meurtriere ; circonſtance qui d'ailleurs eſt la ſeule dans laquelle elle puiſſe être de quelque utilité ; 10.° Que les préparations & les vapeurs ſalines n'ont point contribué à la rendre plus bénigne, ſur-tout qu'elles n'ont point dénaturé le Virus ; 11.° Que le nombre des plaies n'augmente point le danger, & n'accélere point la maladie ; 12.° Qu'à l'aide de l'inoculation on peut appercevoir les ſymptômes véritables & primitifs de l'Epizootie ; 13.° Que l'inoculation peut apprendre ſi la maladie qui regne dans un Pays quelconque, eſt vraiment contagieuſe, parce qu'alors, en la pratiquant, l'Epizootie ſe communiquera avec tous ſes ſymptômes ; 14.° Que la migration, même ſouvent répétée, eſt avantageuſe aux beſtiaux ſains, & *que la cohabitation avec les mêmes Beſtiaux malades, eſt un moyen de communication auſſi prompt qu'il eſt aſſuré.*